

—Une autre, quoi? dit l'aubergiste, qui ne s'était pas aperçu qu'Antoine écoutait.

—Dame, dit Antoine en balbutiant, une autre...

Une autre bouteille! on vous la montera. Allons il faut éteindre le feu. Au lit, plus vite que ça; vous voyez que vous êtes les derniers.»

Joseph et Antoine montèrent une espèce d'échelle, comme des moutons qu'on mène à la boucherie. Ils avaient remarqué que tous les voleurs étaient sortis furtivement, sans emporter de chandelle et sans être conduits par personne, comme eussent fait des voyageurs ordinaires. L'aubergiste les mena dans une grande chambre ayant un lit dans un coin, et les laissa en leur souhaitant une bonne nuit. Déjà Antoine et Joseph tremblaient de tous leurs membres; mais ils tremblèrent bien plus quand ils entendirent l'aubergiste les enfermer à double tour. Alors ils se regardèrent comme des hommes morts, et leur première idée fut de tenter de s'échapper. Quel surcroît d'épouvante! la chambre n'avait pas de fenêtre, et le bout de chandelle qu'on avait laissée, était prêt de s'éteindre. Ils n'osaient parler, et Antoine s'assit sur son lit en pleurant. Joseph, confiant dans sa force prodigieuse, chercha partout un bâton ou quelque chose dont il pût faire une arme; mais il ne trouva rien.

—J'en étranglerai un, du moins, s'écria-t-il.

—Mais moi, je n'étranglerai personne, et je serai égorgé, dit Antoine.

—Eh bien! mon pauvre Antoine, dit Joseph, j'en étranglerai deux.»

A ce moment leur chandelle s'éteignit, et ils demeurèrent d'abord dans une complète obscurité. Cette obscurité leur fit voir une chose qu'ils n'avaient pas d'abord aperçue, une lucarne par où venait un rayon de lune. Cette lucarne était à sept ou huit pieds du sol. Joseph fit la courte échelle à Antoine; celui-ci monta sur ses épaules, il passa la tête dans la lucarne. Dieu sait ce qu'il vit, mais ce qu'il vit était bien horrible; Dieu sait ce qu'il entendit, mais ce qu'il entendit était bien épouvantable, car les jambes commençaient à lui flageoler sur les épaules de Joseph, et Joseph qui sentait Antoine trembler, tremblait aussi en lui disant tout bas :

« Qu'y a-t-il donc ? »

—Il y a, dit Antoine, que j'ai vu ces hommes emporter deux à deux des sacs où il y a sûrement les cadavres des voyageurs.

—Des cadavres!

—Certainement, puisque d'autres qui étaient au pied du mur disaient tout bas : « Il ne peut pas entrer dans le sac ! » et que Louis, tu sais, Louis, ce brigand qui a parlé au gendarme, a répondu : « Eh bien! coupe-lui la tête. »

Joseph devint froid à cette parole. Antoine était immobile. Tout-à-coup ils entendirent monter l'échelle. Le courage de Joseph s'était envolé, et ils se jetèrent sur le lit pour faire semblant de dormir. L'aubergiste entra; il s'approcha d'eux avec une lanterne. Louis était avec lui. Celui-ci dit à l'aubergiste :

« Crois-tu qu'ils soient capables de nous dénoncer ? »

—Bah! dit l'aubergiste, ce sont de pauvres ouvriers qui se sont égarés en allant à Arrens.»

Quelle nuit passèrent Antoine et Joseph! Le jour les trouva éveillés et sans avoir dormi. Lorsqu'ils en virent les premiers rayons, ils essayèrent de sortir de la chambre. Mais en trouvant la porte ouverte, ils descendirent précipi-

tamment et allaient prendre leurs jambes à leur cou lorsque l'aubergiste les appela en criant :

« He! he! les autres! est-ce qu'on sort d'une honnête maison sans payer? »

—Non certes, dit Antoine tout troublé, nous allons prendre l'air. Qu'est-ce que nous vous devons ?

—Vingt sous chacun pour le souper, et vingt sous pour le lit. Trois francs.

—Voilà, dit Antoine.»

Et dans son trouble il tira la bourse où étaient ses louis, et les montra imprudemment à l'aubergiste.

« Diable! dit l'aubergiste en les lognant du coin de l'œil; voilà de bien beaux doubles louis.

—C'est-à-dire, des doubles louis, dit Antoine, c'en est un pair, mais.....

—Est-ce que c'est de la fausse monnaie? dit l'aubergiste d'un ton terrible.

—Non certainement, non....mais... enfin....tenez voilà vos trois francs.

—Merci, dit l'aubergiste, et ne faites pas de mauvaises rencontres.

Ils partirent, et ayant rencontré un paysan ils apprirent qu'ils étaient à plus de six lieues d'Arrens. Ils prirent un guide et arrivèrent à la nuit chez l'oncle de Joseph. Après les premiers embrassemens, ils allaient lui raconter les terribles choses qu'ils avaient vues, lorsqu'au coin de la cheminée ils aperçurent Louis Baldera qui fumait tranquillement. A cet aspect, ils demeurèrent confondus. L'oncle cependant les ayant fait asseoir passa dans une chambre avec Louis. Ils se hasardèrent à regarder par la porte entrouverte, et leur effroi fut à son comble quand Antoine reconnut les sacs aux cadavres. Ils allaient crier au secours! lorsque Louis d'un coup de son couteau ouvrit l'un des sacs, et il en tomba une quantité de café en grains. L'oncle le prit dans ses mains et il en parut satisfait. On alla à un autre qui fut également poignarde; c'était du sucre. Mais restait le sac qui était ensanglanté, et à travers lequel se dessinaient les membres d'un homme. Louis s'en approcha de même, le défit, et en tira un énorme cadavre, duquel il coupa promptement une demi-douzaine de côtelettes de porc frais que l'on fit griller pour souper.

Les brigands étaient des contrebandiers, et l'homme assassina un bon et succulent cochon.

AGRICULTURE.

Le livret de Jean Paul, laboureur.

No 2.

Comme je suis sur le chapitre des avantages qu'on pourrait retirer de notre érable, je crois qu'il ne sera pas superflu de parler du sucre, produit d'un autre végétal, qui réussit assez bien en Canada, et qui, si on n'en veut pas faire l'usage qu'on en fait en France et même dans la Grande-Bretagne, sera toujours une grande et belle acquisition faite à l'agriculture, sous d'autres rapports, dont je parlerai plus tard. C'est de la betterave ou racine de disette que je veux m'occuper. A la fin du 16^{me} siècle, Olivier de Serres le prétend, elle fut apportée d'Italie en